

Fin de journée

Jean-Paul Studer

Il y a quelques années, lorsque je débarquais tard le soir du TGV de la Gare de Lyon pour dire bonjour à ma fille, mes premiers pas dans la grande ville me menaient rituellement vers un petit chinois caché de Réaumur. J'aimais cet endroit simple aux tables de formica et aux couverts enroulés dans la serviette de papier. Je voyais s'en aller les derniers clients et mon exotique assiette me semblait, joyeusement servie même à cette heure tardive, anormalement copieuse, comme si je bénéficiais du dernier service et qu'on me gâtait un peu avec les restes délicieux de la journée. Il m'émouvait le petit patron qui faisait cliqueter sa caisse pour le bilan du jour et nettoyait son comptoir en chantant sous le néon de presque minuit. Oui, en chantant. J'ai aimé cet homme qui trouvait le courage d'une chanson à l'extrémité de son labeur.

J'aime ma salle d'attente, au soir, après le départ du dernier patient. Le calme installé. Elle me rassure; même avec le cannage souffrant de quelques chaises qui témoignent du temps qui passe, elle demeure, fidèle à elle-même. Elle a traversé les moments de joie intense et les moments de doute. J'ai changé, elle reste. Je la regarde avec compassion et étonnement. Et gratitude. Ses chaises, ses murs racontent, parlent, témoignent, attestent. Disent. Il ne m'est jamais encore apparu comme allant de soi que, jour après jour, tant de mes semblables y aient pris place. Malgré les couleurs que la société de consommation, dans mes nuits de peine, peut donner au va-et-vient qui anime ce petit espace, il ne cesse de m'étonner, de m'émouvoir et de m'interpeller.

Ils ont quitté leur logis, après une petite toilette, un coup de peigne et de parfum, du linge frais, et se sont mis en route pour prendre place dans ce lieu tout à la fois soustrait au temps et plongé en lui. Ils ont quitté en hâte leur travail, avec les odeurs de l'atelier ou du bureau, et du travail, et sont venus s'asseoir là. Souvent sur le même siège, ou le regagnant prestement dès que l'intrus plus tôt arrivé l'abandonne. Ce pelotonnement sur quelques chaises proches. Ou les trois ou quatre mises ostentatoirement entre l'adolescente et sa mère. Ces pincements de cœur aussi, parfois, lorsque j'ouvre la porte, ce malaise qui parasite la consultation en cours à la vue de certaines silhouettes. Ces peurs, ces appréhensions. Vais-je y arriver? Saurais-je comprendre? Qu'est-ce que je sais, en somme? Ces têtes plongées dans un journal

de rien, les souriants triomphants annonçant l'avalanche de plaintes de tout à l'heure. Le grand silence. Ou ces visages disparus dans la mort. Tant de visages en un quart de siècle, qui font écho aux fenêtres du village qui ont tant d'histoires pour moi cachées derrière leurs rideaux à présent neufs, pour la deuxième fois parfois.

Mon histoire s'est écrite lentement dans cette terre intermédiaire qu'il me semble avoir rêvée et meublée hier, avant le tout premier patient imaginaire.

Je te regarde, petite salle d'attente, la main sur la hanche ou dans les cheveux. La chemise un peu fatiguée. Henri, l'épileptique dodu incontournable flanqué de son fils attentif et à peine simple. Mais tendre et aimant. Il va mieux papa, on est content. Et l'instituteur retraité qui lit Louis Pergaud et la Vie des Bêtes et qui admoneste avec gentillesse ma secrétaire parce que sur la petite feuille blanche maladroitement collée au mur elle a mis «Veuillez amener votre feuille maladie», c'est le bétail qu'on amène Mademoiselle. Et entre eux deux, tout un long défilé d'images ... Les enfants jouant sous les sièges, Emile l'agriculteur se jetant de rire en arrière, comme son chapeau, après une bonne blague, et mort dans la nuit de la mise en place de sa prothèse de hanche qu'il fallait poser en janvier pour être dans les champs au printemps, la petite lycéenne anorexique au front plissé absorbée dans ses classeurs, le chiffonnier diabétique en marcel maculé du café de neuf heures levant sa salopette bleue sur la tige en laiton de sa prothèse détruite par le chalumeau ... Les joyeux, les essoufflés, les menaçants, les théâtraux, les apeurés, les amaigris, les importants, les laissés pour compte, les querulents, les gratifiants, et, casée de douleur, Annette, dont le fils s'est jeté sous le train ...

Toutes, tous, vous êtes là. C'est Noël. Je vous dis merci. Je chanterais bien un petit coup, comme le chinois, tout seul, pour vous. Mais il y a Tarmed qui rôde entre vous et moi. Et M. Couchepin, qui veut faire maigrir le bon peuple, notamment celui des médecins de premier recours!

Jean-Paul Studer: spécialiste en médecine générale FMH, membre UMG (Unité de médecine générale) de Lausanne. Actif au sein de l'ANMO (association neuchâteloise des médecins omnipraticiens): comité de presse. Apprivoiseur de légumes et de fleurs des champs à la belle saison et à la mort de celle-ci. Sinon un quidam attentif aux bruits et couleurs du temps, plutôt médusé.